

Freud, L'homme Moïse et la religion monothéiste.

(Les numéros de pages renvoient au texte : L'homme Moïse et la religion monothéiste , Coll. Connaissance de l'inconscient , Paris, Gallimard, 1989.)

« Enlever à un peuple l'homme qu'il honore comme le plus grand de ses fils n'est pas une chose qu'on entreprend volontiers ou d'un cœur léger, surtout quand on appartient soi-même à ce peuple. » (P.63)

Cette formule qui introduit le premier des trois essais (paru en 1937) qui constituent l'ouvrage « l'homme Moïse et la religion monothéiste » n'est que la première d'une série de remarques qui témoignent des réticences de Freud à exposer les raisons qui le portent à penser que Moïse fut un égyptien.

Ces réticences semblent, outre les circonstances historiques qui (avant mars 1938) plaçaient les Juifs sous la protection de l'Eglise catholique qu'il n'aurait pas été judicieux de froisser, être motivées d'une part par la question des conséquences qui découleraient de l'égyptianité de Moïse ; et d'autre part par le cruel manque de preuves décisives dont Freud ne cesse de faire état, ce qui ne l'empêche cependant pas d'aller puiser dans diverses sciences les éléments pouvant au moins fournir une assise rationnelle à son hypothèse.

C'est cette absence de preuve qui le conduirait, à la fin du premier essai, à « *passer sous silence toutes les autres implications qui découlent du fait que Moïse fut un égyptien.* » (P.75)

Tout juste nous dit-il qu'« *A l'aide de certaines hypothèses, pas très éloignées de la première, on croit comprendre les raisons qui ont conduit Moïse dans sa démarche insolite, et, en étroite relation avec celles-ci, on saisit la motivation possible de nombreux caractères et particularités de la législation et de la religion qu'il a données au peuple des Juifs ;* » il ajoute : « *on en est soi-même incité à formuler des vues importantes sur la genèse des religions monothéistes en général.* » (P.75)

Le deuxième essai (paru lui aussi en 1937) n'est pas beaucoup plus explicite quant à ces conséquences. Celles qui sont vaguement énoncées concernent les possibilités ainsi ouvertes pour illustrer et comprendre « *en quoi consiste la nature propre d'une tradition et sur quoi repose son pouvoir particulier* » ainsi que « *l'influence personnelle de grands hommes isolés sur l'histoire universelle* »(P.128)

Les deux « preuves » du premier essai.

Le premier argument veut établir que le nom de Moïse, Moshé en Hébreu, est d'origine égyptienne : Si « Moché » en Hébreu peut signifier tout au plus « celui qui tire dehors » et non « celui qui a été tiré de l'eau », il est bien plus vraisemblable que la princesse égyptienne qui selon la légende a recueilli l'enfant livré aux eaux lui ait donné le nom égyptien « Mosé » qui signifie « enfant » et qui entre régulièrement dans la composition des noms des rois égyptiens que nous connaissons. (Ramsès = Ra-Mosé) (PP. 64-65)

Le deuxième argument est lui présenté comme ayant « *pour contenu une application de la psychanalyse.* »(PP.66-67)

Les prémisses en sont d'une part l'établissement d'une sorte de « *légende moyenne* » qui présenterait les caractéristiques communes à la majorité des légendes dont un héros est le centre. D'autre part il s'agira de relever les écarts entre cette « *légende moyenne* » et celle de Moïse pour ensuite interpréter et rendre raison de ceux ci.

Les traits caractéristiques de ces légendes sont les suivants :

- Le héros est, dit Freud, « *l'enfant de parents du plus haut rang* »(P.67)
- « *Sa naissance est précédée de difficultés* » et l'enfant est souvent annoncé comme source de problèmes ultérieurs en particulier pour le père.
- Ces prophéties conduisent le père à décider d'abandonner ou de mettre à mort le nouveau-né.
- L'enfant est sauvé par des animaux ou des personnes de condition modeste.
- Plus âgé, l'enfant se venge du père et « *parvient à la grandeur et à la gloire* ».

Freud nous dit que l'origine de ces légendes est « *le roman familial* »(P.69) : le prestige qui entoure les parents naturels correspond à la surestimation dont les parents font l'objet durant l'enfance ; Le sauvetage de l'enfant qui va à l'encontre de la décision du père préfigure le conflit qui, une fois parvenu à l'adolescence, se soldera par la victoire sur le père, fait auquel il devra son statut de héros. La famille de condition modeste correspond, elle, à la famille telle que la perçoit le sujet lorsque « *l'enfant se détache de ses parents et adopte une attitude critique à l'égard de son père.* »(P.70)

Or le Moïse de la légende est lui d'origine modeste, il « *est le fils de lévites juifs* »(P.71) [note : les lévites sont les membres de la tribu de Lévi ; destinés aux services du temple.] et est par contre recueilli par une famille royale égyptienne.

Freud suppose que dans toute légende se rapportant à un personnage historique, la famille de condition modeste correspond à la famille réelle ; le renversement observé dans la légende de Moïse par rapport à la légende moyenne l'autoriserait à accepter l'hypothèse selon laquelle sa véritable famille ne serait pas celle de condition ordinaire mais bien la famille royale égyptienne.(P.72)

Moïse aurait donc appartenu à une famille égyptienne de haut rang et, contrairement aux autres héros (qui s'élèvent au cours de leur existence), serait descendu de son piédestal pour tendre une main secourable au peuple juif.(P.73)

Je n'ai pas recensé les diverses objections sur lesquelles Freud anticipe et auxquelles il ne manque pas d'essayer de répondre quand il ne déplore tout simplement pas son incapacité à les réfuter ; ce premier essai s'achève sur l'aveu d'un manque cruel de certitude et Freud de regretter que sa « *justification ne puisse aller plus loin que de simples suggestions* » (P.74).

L'entreprise tirerait sa valeur des « *très intéressantes et vastes perspectives* » qu'il préfère pourtant taire de peur, dit-il en introduction du deuxième essai, « *de se faire ranger parmi les scolastiques et les talmudistes à qui il suffit de faire jouer leur ingéniosité, sans se soucier de savoir dans quelle mesure leur affirmation est étrangère à la réalité.* »(P.80)

« Si Moïse fut un égyptien », le deuxième essai.

Le deuxième essai, paru la même année que le premier, s'attache moins à tenter de démontrer par des arguments linguistiques ou psychanalytiques l'égyptianité de Moïse qu'à montrer le gain de sens et de cohérence qu'en apporte l'hypothèse (pour la compréhension de l'histoire du peuple juif).

Cette hypothèse pose cependant deux difficultés : pourquoi un égyptien de haut rang se serait-il donné la peine de « *se placer à la tête d'une foule d'étrangers émigrés, arriérés sur le plan de la civilisation* » ?(P.80-81) et, d'autre part, d'où vient ce strict monothéisme qu'il leur a enseigné et que tout oppose (jusque dans l'abandon de l'idée d'immortalité de

l'âme qui refera surface dans les monothéismes postérieurs (P.83)) au flamboyant panthéon égyptien, encore fortement entaché de totémisme, dont l'histoire de l'antiquité fait état ?

Cette double difficulté peut être levée si on recherche la source du monothéisme juif dans le monothéisme qu'imposa [entre 1375 et 1358 avant J.C.] le pharaon Amenhotep IV (Aménophis dans sa forme hellénisée) (P.84).

Monothéisme et universalisme seraient les effets, d'une part, d'une opposition à Thèbes, dont le dieu était Amon et auquel Amenhotep IV préfèrera Aton, nom archaïque du dieu du soleil Rê ; et d'autre part de la politique impérialiste de l'Égypte qui fit que « *la divinité dut aussi abandonner ses limites nationales* »(P.86).

Toutefois, le fait de préférer, pour des raisons politiques, un dieu à un autre, n'implique pas nécessairement le rejet des autres dieux du panthéon et Freud ajoute qu'il se peut que « *des incitations directes au monothéisme vinrent de Syrie.* »(ibid.) laquelle était à cette époque annexée à l'empire égyptien.

Précisons que le dieu solaire n'est pas vénéré par Amenhotep sous son aspect strictement matériel ; l'astre physique n'est que le symbole d'une puissance créatrice supérieure et il était interdit d'en faire des images taillées (P.89 note 2).

La religion d'Amenhotep marque une rupture par rapport à l'ancienne religion d'Aton en ajoutant, dit Freud, « *le facteur de l'exclusivité* », c'est à dire le rejet de tout ce qui était associé aux autres divinités. Ce rejet n'a pu se faire que progressivement, mais il a dû aussi se faire de plus en plus « *intolérant* » à mesure que la nouvelle religion se fortifiait et gagnait « *en clarté, en logique et en rigueur* » (P.87).

Cette radicalisation, sans doute attisée par les conflits qui devaient impliquer en premier lieu les prêtres d'Amon, aurait conduit Amenhotep à abandonner son nom, dérivé de Amon, pour celui de Akhenaton (« *dieu est satisfait* ») et à en effacer toutes les inscriptions, y compris celles qui figurent dans le nom de son père Amenhotep III. Il efface également des monuments le mot « dieu » lorsqu'il est écrit au pluriel.

La politique violente menée par Akhenaton au nom de son dieu exclusif n'aurait pas manqué de s'attirer les haines de tous ceux qui n'appartenaient pas au cercle des proches du pharaon. (P.88).

Dans le trouble qui aurait suivi la fin de son règne, la religion d'Aton aurait été abolie et les anciens cultes restaurés.

Résolution des deux difficultés.

Moïse aurait donc transmis au peuple juif la religion d'Aton. Freud suppose qu'il a pu être un égyptien de haut rang, peut être un proche du pharaon, qui a vu ses ambitions s'effondrer à la mort de ce dernier et qui, pour se dédommager, se serait choisi un peuple qu'il a converti à cette religion à laquelle il ne voulait pas renoncer et que l'Égypte rejetait, avant l'emmener vers de nouvelles terres.(P.94-95)

Le « gain de sens apporté par l'hypothèse de l'égyptianité de Moïse.

Cette hypothèse permettrait d'expliquer un certain nombre de faits comme l'apparente ressemblance entre le nom « Aton » et le nom hébraïque « Adonaï »(P.90).

Freud relève également que la répression violente menée par Akhenaton contre la religion populaire l'avait conduit à rejeter par la même le culte d'Osiris, le dieu des morts, et que cela permettrait de rendre compte de ce « *que la religion juive ne veuille rien savoir de l'au-delà ni de la vie après la mort* » alors qu' « *une telle doctrine serait compatible avec le plus strict monothéisme.* »(P.92)

Ainsi en va t'il de la pratique de la circoncision que connaissaient les Egyptiens mais pas les Sémites, ni les Babyloniens ou encore les Sumériens (P.93) et qui aurait été introduite au moment de l'exode.

Freud insiste ici sur les sentiments de fierté et d'élévation qu'éprouvent les peuples qui l'ont adoptée ainsi que sur le mépris dans lequel ils tiennent les autres populations (PP.96-97) et c'est cette même raison qui explique Moïse que voulut l'imposer à son peuple, mais aussi pourquoi son origine égyptienne devait être niée.(P.98)

Enfin, les récits bibliques et extra-bibliques évoquent des difficultés liées à la parole, qui impliquaient que Moïse se fasse aider par Aaron présenté comme son frère ; Freud suppose qu'il ne s'agissait pas d'une forme quelconque d'aphasie mais plus simplement qu'il ne parlait pas la langue de son peuple et avait donc besoin d'un interprète.(P.101)

Par ailleurs, Moïse n'aurait pas simplement fait don d'une nouvelle religion au peuple juif, sa propre personnalité aurait également profondément marqué les caractères attribués au dieu unique. Il est parfois décrit dans la bible ou dans les légendes extra-bibliques comme un être ambitieux, irascible, impatient et prompt à s'emporter, et ce sont ces traits de caractères qui auraient déterminé la « *représentation primitive* » du dieu présenté comme « *un dieu jaloux, sévère et implacable* »(P.100). Ces remarques sur le tempérament difficile de Moïse vont permettre à Freud de surmonter une objection qui pourrait surgir du camp des historiens.

Contradiction entre l'hypothèse et les résultats de la recherche historique.

En effet, s'il ne se laisse pas troubler par les divergences qu'on peut relever entre ses hypothèses et les récits mythiques, il reconnaît qu'il n'est pas indifférent qu'elle entre en contradiction avec les résultats de la recherche historique.

Or celle-ci, dont le principal représentant est Ed. Meyer, en est venue à la conclusion que le peuple juif aurait reçu une nouvelle religion non en Egypte ou au pied d'une montagne de la presqu'île du Sinaï, mais dans une oasis du sud de la Palestine nommée Cadès. Il s'agit du culte de Yahvé qui « *était sans doute un dieu des volcans* » et « *qui était probablement celui de la tribu arabe voisine des Madianites.* »(P.102)

Le Moïse qui, selon les historiens, donne aux juifs le culte de Yahvé n'a pas grand rapport avec le Moïse égyptien de Freud: il aurait reçu ses enseignements religieux de Jéthro, prêtre madianite dont il est le gendre, à Cadès (Madian est fils d'Abraham par sa concubine Ketura ou Cétura.) et il restaure la magie et la sorcellerie que l'égyptien avait proscrites.

Meyer en conclut que « *l'association de Moïse avec l'Exode et l'histoire entière de sa jeunesse* », étant incompatible avec ces faits, ne sont que des inventions dont le but était d'assurer une cohérence à l'histoire légendaire.(PP.103-104)

Solution de la contradiction.

Freud ne rejette pas ces affirmations ; elles le conduisent au contraire à conclure qu'il y aurait eu deux Moïse(s) et que « *Notre Moïse égyptien n'est peut-être pas moins différent du Moïse madianite que le dieu universel Aton du démon Yahvé résidant sur la montagne des dieux.* »(P.105)

Il faut en effet préciser que Yahvé n'a rien de commun avec Aton et qu'il n'était qu'« *un dieu local rude et borné, violent et assoiffé de sang [...]* Il n'est même pas certain que sa religion fut un véritable monothéisme »(P.124)

Il emprunte alors à Sellin l'hypothèse selon laquelle le Moïse égyptien aurait été, en raison de son caractère irascible et violent, mis à mort par les juifs qui auraient également abandonné sa religion par trop contraignante (P.106).

Au terme de leur exode, les juifs se seraient installés entre l’Égypte et Canaan. Ils se seraient ensuite, après l’assassinat de Moïse, unis à d’autres tribus et auraient adoptée la nouvelle religion de Yahvé à Cadès.(P.107) C’est là qu’ils rencontrent le nouveau prophète que la tradition confondra avec l’autre.

Le peuple juif contenait dès lors deux composants : ceux qui venaient d’Égypte et les autres, issus des tribus locales (dualité que Freud reconnaît dans la scission ultérieure en un royaume d’Israël et un royaume de Juda).

Les anciens égyptiens, qui auraient été supérieurs aux autres sur le plan de la civilisation, comptaient en leur sein ceux qu’on désigne comme la tribu des Lévites. Historiquement, ceux-ci occupaient les postes sacerdotaux les plus importants sans être toutefois nécessairement prêtres et Freud suggère qu’il devait en fait s’agir des proches de Moïse et de leurs descendants.

Ceux ci auraient conservé, après son assassinat, la mémoire de ses enseignements et lors de l’adoption du culte de Yahvé ils auraient obtenu diverses concessions .

Entre l’assassinat de Moïse et l’adoption de la nouvelle religion à Cadès se seraient écoulées deux générations et peut être un siècle (PP.108-109).

La circoncision, que Freud qualifie de « *fossile directeur* », aurait été une de ces concessions accordées aux gens de Moïse et peut-être que le nom divin d’Elohim qui figure dans la bible aux côtés de celui de Yahvé en est une autre (P.110).

On accorda également aux Lévites la conservation du souvenir de l’Exode. Cependant il fallait oublier celui, bien plus pénible, du meurtre de celui qui avait libéré les premiers juifs de l’esclavage.

La longue période qui séparait le crime de l’adoption de la nouvelle religion fut simplement niée et les figures du Moïse égyptien et du prêtre madianite furent confondues. Les Lévites obtinrent que soit restituée à son nom l’initiative du don de la loi (P.111).

Moïse l’Égyptien n’aurait donc jamais été à Cadès et n’aurait jamais entendu parler de Yahvé ; le Moïse madianite n’aurait, lui, jamais connu Aton ni foulé le sol égyptien. Cette hypothèse permettrait de lever les contradictions manifestes dans les peintures qui sont faites du caractère du personnage biblique qui est parfois présenté comme « *autoritaire, colérique, voire violent* » alors qu’il est aussi « *dit de lui qu’il fut le plus doux et le plus patient de tous les hommes.* »(P.112)

La rédaction de la bible.

La rédaction de la bible fut donc soumise à diverses tendances déformantes : d’abord le souci des ex-égyptiens de préserver la circoncision et l’Exode, tout en niant dans le même temps l’influence égyptienne ; la volonté d’effacer les traces de l’assassinat de Moïse en le confondant avec le prêtre de Cadès.

Par ailleurs, le respect pour le texte sacré qui compilait deux sources, celle du Yahviste et celle plus tardive de l’Eloïste, conduisit à ne pas modifier les passages manifestement contradictoires.

Il ne fallait pas non plus que Yahvé puisse apparaître comme un dieu étranger aux juifs, ce pour quoi il est écrit qu’il fut auparavant le dieu d’Abraham, Isaac et Jacob bien « *qu’ils ne l’ont pas vénéré sous son nom, le nom qui lui appartient.* »(P.117)

Il devenait de la sorte possible de nier l’origine égyptienne de la circoncision puisque Yahvé l’avait déjà imposée à Abraham en signe d’alliance entre Lui et ses descendants. Freud note que c’est là une bien curieuse maladresse de la part de Dieu qui, pour distinguer ses

alliés, leur impose une pratique qui aurait dû les conduire à reconnaître dans l'immense majorité des égyptiens de semblables alliés.

Aton reprend sa place.

Ainsi, malgré la volonté d'évincer le dieu Aton, la religion de Yahvé n'aurait fait que l'éclipser et elle aurait évolué par la suite dans le sens d'un rétablissement peut-être assez fidèle de ce que fut la religion originelle. Freud considère que c'est là « *le résultat essentiel, le contenu lourd de destin de l'histoire religieuse juive.* »(P.120)

La dernière partie de l'essai s'attache à soutenir la vraisemblance de l'hypothèse du meurtre de Moïse, personnage tyrannique qui brise les tables de la loi, ce qu'il faut, dit Freud, « *entendre symboliquement* » dans le sens de « *il a rompu la loi* » (P.121).

Il revient également sur la façon dont les deux fondateurs de religion ont été confondus et sur la négation du meurtre et de la période sépare cette événement de l'adoption du culte de Yahvé et s'acharne à démontrer la plausibilité chronologique de ses hypothèses au regard des connaissances historiques de son époque.(P.122-123)

Il insiste sur le fait que la religion de Yahvé n'avait aucune raison, étant donné son caractère primitif, de constituer un événement universel, et il ne s'explique son succès que par le retour de la religion originelle d'Aton qui marquait, elle, une véritable rupture en introduisant « *une autre représentation de Dieu, plus hautement spiritualisée* »(P.124) ainsi qu'une éthique plus exigeante qui devait entraîner le rejet du peuple.

Mais la force de cette autre représentation, conservée sans doute par les premières générations de Lévites, devait l'amener à reprendre sa place devant Yahvé et Freud ajoute : « *Personne ne doute que ce fut uniquement l'idée de cet autre dieu qui permit au peuple d'Israël de survivre à tous les coups du destin et le maintint en vie jusqu'à nos jours.* »(P.125)

Toutefois il est aussi vraisemblable que les générations ultérieures de Lévites finirent par adopter le culte Yahviste, dont ils avaient la charge cérémonielle. C'est alors que « *s'élevèrent du milieu du peuple, en une série ininterrompue, des hommes non pas liés à Moïse par leur origine mais saisis par la grande et puissante tradition qui s'était peu à peu développée dans l'obscurité, et ces hommes ce furent les prophètes, qui annoncèrent inlassablement l'ancienne doctrine mosaïque, à savoir que la divinité dédaignait sacrifices et cérémonial, qu'elle n'exigeait que la foi et une vie de vérité et de justice.* »(PP.125-126).

Freud ajoute que « *C'est un grand honneur pour le peuple juif que d'avoir su maintenir une telle tradition et produire des hommes qui lui prêtèrent une voix, même s'ils y furent incités de l'extérieur, par un grand homme étranger.* »(P.126)

En conclusion, le peuple juif résulte de l'union de deux peuples dont l'un avait vécu « *une expérience qu'il faut qualifier de traumatique* »(P.127) alors que l'autre non, expérience qui fait écho au meurtre du père de la horde primitive et à laquelle elle devrait être rattachée. "Mais, dit Freud, *je ne me sens plus la force d'accomplir une telle entreprise.* »(P.128)

Le troisième essai.

Il faut croire que ses hypothèses lui tenaient à cœur puisqu'il décide de reprendre et de poursuivre le travail commencé, même s'il prévoit dans un premier temps (avant mars 1938) de le tenir secret, pour ne pas perdre la protection de l'Eglise catholique. Celle-ci s'étant acoquinée avec les nazis et Freud s'étant exilé en Angleterre, plus rien ne l'empêche de

poursuivre ses analyses du phénomène religieux « *d'après le modèle des symptômes névrotiques* » qui « *agissent sur les êtres humains en vertu de leur contenu de vérité historique.* »(P.137)

Freud résume dans un premier temps les résultats des précédents essais concernant le destin de ce qui fut « *peut-être le plus pur cas de religion monothéiste dans l'histoire de l'humanité* »(P.140) et qui ne saurait s'expliquer simplement comme un progrès naturel de la spiritualité ; il insiste sur le rôle décisif joué par Moïse l'égyptien, dont l'influence n'aura été que temporairement éclipsée, et sans laquelle on ne pourrait comprendre comment le peuple juif a pu avoir « *l'audace téméraire de se donner pour l'enfant chéri et favori du Seigneur tout-puissant* »(P.148).

S'il se montre ici bien plus assuré quant à la vérité de ses hypothèses et à la pertinence des preuves avancées, il ne manque pas pourtant de poser la question de la finalité de celles-ci et on pourra en effet se demander : « *Que nous importe de faire dériver le monothéisme juif du monothéisme égyptien ? Nous ne faisons ainsi que déplacer le problème ; nous n'en savons pas davantage sur la genèse de l'idée de monothéisme.* »(P.149) ; question à laquelle il va tenter de répondre en rattachant cet épisode de l'histoire à l'épisode de la horde primitive mais sans que cela ne nous éclaire beaucoup sur les raisons pour lesquelles il fallait que Moïse ne fut pas juif.

Il lui faut toutefois résoudre certaines difficultés et en premier lieu comment expliquer que la religion de Moïse n'ait pas été purement et simplement oubliée lors de ce qu'il appelle la période de « *latence* »(P.152). En accord avec une thèse de Sellin, Freud pense que les enseignements originels ont dû être conservés par une tradition orale qui « *contredisait radicalement la version officielle et se rapprochait bien plus de la vérité.* »(P.154) Celle-ci se serait ensuite imposée d'une façon un peu mystérieuse et que les analogies empruntées par Freud à l'histoire de sciences (Darwin ; P.150), de la littérature (Homère ; P.155), ou de la psychologie individuelle (acceptation d'une idée nouvelle après une période d'examens, d'hésitations, voire de refus ; P.151) éclairent mal, de son propre aveu.

Analogie entre la religion et la névrose.

C'est la psychopathologie qui lui fournit le modèle dont il a besoin, lequel implique le postulat d'une correspondance possible entre la psychologie individuelle et la psychologie des masses (P.158).

Freud rappelle que les symptômes névrotiques découlent d'un traumatisme vécu dans l'enfance. L'événement traumatique l'est soit en vertu d'un facteur quantitatif (violence de l'expérience) soit en raison de la constitution du sujet, lequel pourra vivre comme traumatisante une expérience qui ne troublerait pas un autre (P.160). Ce traumatisme, qui se rattache à des impressions sexuelles et agressives est ensuite refoulé. Il produit par la suite des effets de deux ordres. Les effets qualifiés par Freud de « *positifs* »(P.163) correspondent aux « *efforts* » pour revivre l'expérience oubliée et qu'il faut réunir « *sous le nom de **fixations** au traumatisme et de **contrainte de répétition*** »(ibid.). Les effets « *négatifs* » ont pour but d'éviter la remémoration et la répétition ; ce sont des « *réactions de défense* » qui s'expriment sous forme d' « *évitements* », voire d' « *inhibitions* » ou de « *phobies* ».

Ces tendances opposées marquent fortement le caractère, le « moi », et leur opposition crée des conflits parfois insurmontables.(p.164)

Le traumatisme infantile est généralement suivi d'une période de latence et les symptômes ne resurgissent qu'au moment de la puberté, soit en raison d'une plus grande vigueur des pulsions liée à la maturation physique, soit en raison d'une inadaptation du moi aux nouvelles exigences imposées par la réalité.(P.165)

La névrose serait « *une tentative de guérison, un effort pour réconcilier avec le reste les parties du moi retranchées sous l'influence du traumatisme et pour les réunir en un ensemble puissant contre le monde extérieur.* »(P.166) ; ces efforts ne sont pas toujours couronnés de succès, même lorsqu'un travail analytique est entrepris, et peuvent se solder par « *un éclatement du moi ou par la suprématie sur celui-ci de la partie précocement retranchée, que le traumatisme domine.* »(Ibid.)

Freud résume le développement de la névrose par la formule : « *Traumatisme précoce - défense - latence - éruption de la maladie névrotique – retour partiel du refoulé* »(P.169).

Or, cette formule convient tout aussi bien au phénomène religieux. Freud rappelle alors ce qu'il exposait dans « Totem et Tabou » ou il présentait l'histoire de la horde primitive qui condense « *ce qui s'est en réalité étendu sur des millénaires et s'est répété un nombre incalculable de fois* »(P.171).

Le père de la horde s'approprie toutes les femmes et mène la vie dure aux fils, particulièrement les aînés (les cadets étaient protégés par les mères pour éventuellement prendre la place du père à sa mort). Les fils s'associent, tuent le père et le mangent. Les troubles et les disputes consécutives aux questions de succession les conduisent à conclure un pacte qui donne le jour à *la première forme d'organisation sociale*. Une partie du pouvoir du père tombe dans les mains des mères, puis les fils installent un animal puissant à la place du tyran. L'ambiguïté des sentiments à son égard se retrouve dans les relations au totem qui est vénéré d'un côté, mais qui est mis à mort et dévoré lors d'un grand jour de fête qui commémore cette victoire sur le père.(PP.172-173)

Dans le développement ultérieur de la religion, le totem est ensuite peu à peu remplacé par un dieu à figure humaine au côté de qui surgissent des divinités mères. La montée en puissance des frères se traduit par l'apparition de divinités masculines d'abord considérées comme les fils des déesses avant de devenir des pères. La dernière étape qui conduit au monothéisme pur n'est que le retour de la toute-puissance primitive (P.174).

Conformément à ce que lui inspire l'analogie avec la névrose, Freud souligne deux points caractéristiques des religions : « *d'une part des fixations à l'ancienne histoire familiale et des vestiges de celle-ci, d'autre part des restaurations du passé, des retours de l'oublié, après de longs intervalles.* »(P.175)

Ce retour, parce qu'il est celui du refoulé, possède une force contre laquelle la logique ne peut rien ; « *curieux caractère* » dit-il, qui « *ne se comprend que sur le modèle de la folie délirante des psychotiques.* »(P.176). Cette force est due à l'élément de vérité qui subsiste au cœur des constructions délirantes. La part de vérité dont il s'agit est une vérité « *historique* ».

Les hypothèses développées dans les deux premiers essais et l'analogie établie entre le phénomène religieux et les pathologies névrotiques ou psychotiques lui permettent de proposer une interprétation de l'origine du christianisme.

L'origine du christianisme.

Un lourd sentiment de culpabilité, lié au meurtre du père de la horde, meurtre que répète celui de Moïse, aurait commencé à envahir le peuple juif et peut-être aussi les autres peuples contemporains. Le juif romain Paul fera dériver ce sentiment du « *péché originel* ». Ce sentiment de culpabilité va donner naissance à un « *fantasme d'expiation* »(P.178) : il faut réparer le meurtre du père par le sacrifice du fils. Le Christ serait soit la nouvelle figure de celui qui dirigeait la bande des frères et qui aurait commis l'acte, soit l'incarnation d'un fantasme nourri du désir inassouvi de chacun des frères d'accomplir lui-même le meurtre.(P.179)

[Comme dans la névrose où le traumatisme peut aussi bien être dû à la violence réelle d'une situation qu'au fantasme d'un sujet dans laquelle elle est prise, la culpabilité peut aussi bien être due à l'accomplissement réel du meurtre qu'au désir, réalisé par un autre, de le commettre soi-même... On pourrait finalement se demander en quoi la vérité historique du crime est nécessaire pour cette construction.]

Bien que le rituel chrétien de la communion soit en un sens une répétition du repas totémique, dans lequel seule la vénération du Père transparait, celui-ci n'en est pas moins évincé par le Fils, le Sauveur, celui qui, sous l'impulsion de Paul, permet au peuple de se libérer du sentiment de culpabilité. Le christianisme est une religion du « Fils ».

Sa mort vaudrait comme un aveu rédempteur de l'antique meurtre du Père. Et derrière le reproche qui est fait par les chrétiens aux juifs : « ***vous avez tué notre dieu*** » il faudrait entendre « ***Vous ne voulez pas avouer que vous avez assassiné Dieu*** »(P.183).

C'est parce que le christianisme « avoue » de façon indirecte le meurtre du Père qu'il marque un progrès « *sous le rapport du retour du refoulé* » (P.181) alors que le judaïsme se condamnait à devenir une religion « *fossile* ».

Cette dénégation lui vaudrait la haine des autres peuples.

Parmi les autres causes de l'antisémitisme il y aurait les petites différences qui les distinguent des peuples parmi lesquels ils vivent et qui irriteraient bien plus que les « *dissemblances fondamentales* » (P.184). Leur faculté de résister à toutes les oppressions et leur capacité à s'affirmer dans les domaines où on en leur laisse le loisir ; le fait de se donner pour le peuple élu de Dieu et l'inquiétante pratique de la circoncision. Tout cela serait d'autant plus mal perçu que ceux qui les haïssent seraient en fait restés profondément polythéistes et barbares, et qu'il faudrait voire derrière leur antisémitisme un antichristianisme mal surmonté, comme en témoignerait « *le traitement hostile* » que les deux religions ont à subir de la part des nazis.(P.185)

Difficultés relevées par Freud.

Freud dit regretter de ne pouvoir appliquer son analyse à d'autres contenus que ces deux religions, ce qui permettrait de conforter son approche.

Il considère toutefois que la religion musulmane a tenté d'adapter le judaïsme au peuple arabe, mais qu'en définitive, celui-ci est resté attaché à son antique « *culte des ancêtres* » et n'a pas réussi à poursuivre son développement, « *peut être parce qu'il manquait l'approfondissement que produisit, dans le cas du peuple juif, le meurtre du fondateur de la religion.* »(P.186)

Si l'analogie entre le développement de la névrose et celui de la religion permet de donner une certaine vraisemblance à l'ensemble de la construction, la façon dont le souvenir du meurtre du père primitif a pu être conservé reste mystérieux (P.188).

Assez curieusement, Freud semble exclure la possibilité que le souvenir ait pu en être conservé par la seule voie de la communication. Il n'envisage pas, apparemment, que le l'effet traumatique puisse être véhiculé par certaines voies comme les traditions ou les mythes, sans que forcément la vérité historique soit connue. C'est pourquoi il a besoin d'un autre vecteur de transmission du traumatisme, d'un autre support, ici d'ordre biologique.

Il évoque le rôle possible joué par ce qu'il nomme un « ***héritage archaïque*** »(P.193).

Cet héritage archaïque, qui entrerait dans la constitution du caractère de tous les individus, consisterait d'abord « *dans l'aptitude et la tendance à prendre certaines directions d'évolution et à réagir d'une façon particulière à certaines excitations, impressions et*

stimulations. » Il inclurait également certaines différences comportementales entre les individus de l'espèce humaine et peut être même les réactions des êtres humains « *dans leurs premières années* ».

Il serait l'équivalent, voire le prolongement, de l'instinct animal.(P.197)

Le postulat de cet héritage archaïque serait nécessaire pour comprendre les réactions aux traumatismes précoces. Les comportements exagérés des enfants lors du complexe d'Œdipe ne pourraient être compris sans la référence à un « *événement phylogénétique* ». (P.195)

Il est remarquable qu'en cherchant à soutenir cette hypothèse, Freud cite comme exemple de caractère universel chez l'homme « *la symbolique du langage* », « *symbolique[qui]transcende les différences de langues* » et qui consiste dans « *la représentation d'un objet par un autre* ».

Il s'agirait d' « *un cas d'hérédité d'une disposition de pensée* »(P.194)

Il faut bien reconnaître qu'ici la traduction reste très ambiguë et qu'on pourrait avoir l'impression que Freud soutient l'idée d'une universalité des symboles, dont la signification serait identique pour tous les hommes, ce qui renverrait à l'hypothèse jungienne d'un inconscient collectif. Cette interprétation toutefois ne colle pas avec ce qu'on peut lire par ailleurs chez Freud.

Il s'agirait donc plutôt d'une capacité universelle à produire des symboles, c'est à dire des métaphores et des métonymies.

Cette capacité de produire des métonymies ou des métaphores semble elle aussi rattachée par Freud à un substrat biologique comme il le fait pour le souvenir du meurtre du Père primitif, avec une certaine détermination : « *je n'hésite pas à affirmer que les humains ont toujours su – de cette manière particulière (il fait allusion à l'héritage archaïque) – qu'ils ont possédé un jour un père primitif et qu'ils l'ont mis à mort.* »(P.197)

Enfin il me semble qu'il n'est pas besoin d'un vecteur génétique pour expliquer la transmission de la possibilité de produire des métaphores, si on admet qu'elle est inscrite au cœur du langage lui-même. Même si pour passer de la « possibilité » à la « capacité effective » il faut bien sûr un sujet en chair et en os.

On pourrait peut être, par analogie, supposer qu'il y a chez l'homme un « savoir » dont les effets seraient identiques à ceux qu'on pourrait escompter d'un événement tel que le meurtre du Père.

Est-ce que ce « savoir » a vraiment besoin d'un vecteur de transmission biologique ?

En faisant un pas de plus : et si cet effet traumatique était lui aussi inhérent au langage comme l'est la possibilité de produire des symboles ?

Mais si ce traumatisme est un effet du langage lui-même, sa cause n'en est pas manifestement repérable pour celui qui parle. Peut être que cette cause du traumatisme universel est à repérer dans l'ordre du signifiant. Sa mise en évidence réclamerait une approche du langage qui mette de côté ce qui touche à la signification.

En supposant que le « savoir » du meurtre du père soit lié à l'ordre du signifiant, à cet autre versant du langage, on pourrait peut être comprendre comme un lapsus le besoin impérieux de Freud d'attribuer le retour du souvenir refoulé du parricide à quelqu'un qui parle une autre langue.

Est-ce pour cela qu'il fallait que Moïse fut un égyptien ?